

Charles Sorel et l'Italie : une interprétation de la Renaissance.

« Il est un homme de fort bon sens et taciturne : il n'y a guère que moi qui le fasse parler et avec qui il aime à s'entretenir. Je ne suis point savant comme lui, mais nous sommes fort de même humeur, et de même opinion en toutes choses : il n'est ni bigot, ni mazarin, ni condé » : Guy Patin présentait ainsi son ami Charles Sorel à Charles Spon, dans une lettre datée le 25 novembre 1653 ; il avait utilisé les mêmes mots en s'adressant, le même jour, à André Falconnet¹. En parcourant la liste des ouvrages de Sorel (dont un rapide aperçu est fourni par Patin lui-même, dans la lettre à Falconnet), un lecteur qui s'en tiendrait à cette rapide description ne pourrait être que déconcerté par les vastes intérêts de ce polygraphe proluxe, et aurait du mal à cerner sa personnalité. Auteur dans sa jeunesse de l'*Histoire comique de Francion*, l'un des romans les plus audacieux du siècle, qui n'est pas sans rappeler Théophile de Viau et qui lui a valu son inscription par la critique dans le cercle des libertins, Sorel semble par la suite conduire une honnête et orthodoxe vie d'historiographe du Roi et de savant encyclopédiste. S'agit-il d'une véritable palinodie ? Sans mettre en question sa sincérité, on peut se rapporter aux pages de la *Bibliothèque françoise* consacrées à l'analyse et à la défense de son chef-d'œuvre. Tout en admettant que son livre n'est pas indiqué pour les religieux et qu'il vaudrait peut-être mieux en éliminer les passages les plus scabreux (la deuxième édition avait d'ailleurs passablement amendé les irrégularités de style et de contenu), Sorel avance trois sortes de réponses à ses détracteurs. Tout d'abord, il fait appel à un argument issu de la théorie des genres littéraires : son roman étant une satire, il est traditionnellement classé parmi les ouvrages qui utilisent un style bas et souvent vulgaire, afin de mieux représenter des vies sans prétentions héroïques, voire même rongées par les vices. Ensuite, il accuse ses ennemis d'être de mauvaise foi : seul un lecteur prévenu peut trouver l'*Histoire comique de Francion* scandaleuse. Il faut enfin considérer qu'à l'époque de sa parution circulaient des ouvrages bien plus licencieux. Et c'est cette dernière remarque qui nous permet de mieux comprendre pourquoi Sorel affirme que son roman, étant désormais ancien, est de ce fait franc et sincère, tandis que l'hypocrisie règne à présent autour de lui². Un véritable changement d'époque est esquissé dans ces lignes : ce n'est pas seulement que la mode des romans comiques a été remplacée par

¹ G. Patin, *Lettres*, éd. J.H. Reveillé-Parise, Paris, Baillièrre, 1846, v. II, p. 83 ; v. III, p. 17-18.

² Ch. Sorel, *La Bibliothèque françoise*, Paris 1664, p. 173-176 ; mais voir aussi Id., *Histoire comique de Francion*, éd. E. Roy, v. I, Paris 1924, p. XXI.

un goût marqué par le classicisme de l'Académie Française, mais aussi que tous les secteurs de l'activité intellectuelle ont subi une métamorphose. Au bref essor du libertinisme flamboyant, s'achevant sur les procès de Giulio Cesare Vanini et de Théophile de Viau, succède en effet une période où la prudence est de rigueur (rappelons la devise de Descartes, *larvatus prodeo*) et où les gens de lettres s'exercent à dissimuler tout contenu hétérodoxe par une sorte de *double coding* avant la lettre. Des hommes tels que Gabriel Naudé et François La Mothe Le Vayer, ainsi que Sorel lui-même, tout en occupant des charges plus ou moins importantes (respectivement, bibliothécaire de Mazarin, précepteur du Dauphin, historiographe du Roi), mais de toute façon officielles et respectables, rédigent des ouvrages qui, sous une apparence parfois anodine, lègueront à l'époque suivante un véritable arsenal d'impiétés (je rappelle le cas le plus connu : l'utilisation des pages de Naudé dans le *Traité des trois imposteurs*). On pourrait même se demander si l'hypocrisie qu'on a remarqué dans les actions de Polyandre, le protagoniste d'un produit tardif et sans succès de la veine romanesque de Sorel, est non seulement le trait psychologique d'une classe sociale, la bourgeoisie, qui met au premier rang de ses préoccupations son intérêt et ses affaires³, mais aussi une application de certaines règles de prudence qu'on trouve déjà formulées dans la Préface à l'*Histoire comique de Francion*. Elles nous expliquent que la corruption du siècle invite à cacher la vérité sous des rêves incompréhensibles pour les ignorants et qu'il vaut mieux parfois adoucir les critiques des mœurs des Grands, pour ne pas être condamné à un silence perpétuel⁴.

Nous sommes donc autorisés à nous pencher sur les traités savants de Sorel en tenant compte de ce caractère du siècle ; de plus, nous sommes même invités par l'auteur à exercer une sorte de lecture entre les lignes. Du coup, certains détails prennent un sens différent : si *La Science universelle* ne tranche pas entre géocentrisme et héliocentrisme, et si la discussion sur le système du monde peut sembler sinueuse, voire contradictoire, ce n'est pas par manque de décision et de clarté, mais parce que la récente condamnation de Galilée (le premier volume de l'encyclopédie exposant les opinions sur la physique paraît en 1634) invite à une grande précaution dans l'approche de tout sujet astronomique. Sorel utilise donc deux tactiques différentes : il rédige des textes ambigus, où un censeur ne saurait trouver d'affirmations à

³ J. Serroy, *Roman et réalité. Les histoires comiques au XVII^e siècle*, Paris, 1981, p. 391-394 ; d'ailleurs Francion est obligé de cacher son savoir et sa nouvelle philosophie afin de ne pas passer pour un fou et de « s'accomoder aux temps » : Ch. Sorel, *Histoire comique de Francion*, cit., v. II, Paris 1926, p. 173.

⁴ Ch. Sorel, *Histoire comique de Francion*, cit., v. I, p. XIII-XIV, v. II, p. 225.

condamner, mais qui peuvent être décryptés par un lecteur déniaisé ; en même temps, il exprime plus ouvertement son opinion dans des zones moins périlleuses de son ouvrage, presque en passant⁵. Au fur et à mesure que les volumes de son encyclopédie augmentent et que les années s'écoulent, il affichera une certaine assurance : il reprochera à la Sorbonne d'avoir, en 1624, interdit de mettre en discussion la philosophie aristotélicienne⁶ et il défendra presque tous les philosophes accusés d'impiété. Pomponace, Machiavel, Cardan, Montaigne, Bruno, Vanini, Campanella, Charron, Cyrano de Bergerac : aucun de ces personnages ne suscite son indignation au point de mériter l'accusation d'athéisme. En fait, si l'on excepte les rares cas qu'on examinera tout à l'heure, la plupart du temps il ne défend pas vraiment la renommée des auteurs suspects : soit il passe tout simplement sous silence les accusations d'impiété ou d'athéisme, soit il les évoque sans leur donner de réponse ; en tout cas, son jugement porte exclusivement sur la validité philosophique, littéraire ou scientifique de leurs ouvrages⁷. Cette attitude est d'autant plus remarquable que Sorel n'ignore nullement les réfutations des apologistes (comme, par exemple, les attaques menées par Mersenne contre les traités de Giordano Bruno), et qu'il ne peut faire passer son entreprise pour un rejet de la superstition défigurant la véritable religion, comme aurait pu le faire Naudé à propos de son *Apologie pour tous les grands personnages soupçonnés de magie*. Il se distingue donc de ses précurseurs, mais aussi de ses successeurs, qui n'hésiteront pas à classer l'un ou l'autre de ces personnages sous cette étiquette. Qu'il suffise de rappeler ici non seulement la violence des pamphlets de Garasse, mais aussi les inquiétudes de Mersenne, qui se disait entouré par des milliers d'athées et qui rédigea des volumes entièrement voués à la réfutation des erreurs des libertins (notamment Vanini, Cardan, Charron et Bruno). Au début du XVIII^e siècle, on pouvait encore rappeler les soupçons pesant sur l'orthodoxie de certains philosophes du XVI^e siècle : le traité sur l'athéisme de J.F. Buddeus consacre un paragraphe entier aux impiétés venues

⁵ F. Garavini, *La casa dei giochi. Idee e forme nel Seicento francese*, Turin 1980, pp. 182-196 ; A. Del Prete, « L'univers infini : les interventions de Marin Mersenne et de Charles Sorel », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, n° 2, 1995, p. 145-164, et Ead., *Universo infinito e pluralità dei mondi. Teorie cosmologiche in età moderna*, Naples 1998, p. 162-179.

⁶ Ch. Sorel, *De la perfection de l'homme*, Paris 1655, p. 270-271 ; Id., *La Science universelle*, Paris 1668, v. IV, p. 355-356.

⁷ Voir les jugements sur Montaigne et Charron dans Ch. Sorel, *La Bibliothèque française*, cit., p. 68-83, ainsi que la section sur les « Novateurs » dans Id., *De la perfection de l'homme*, cit., p. 209-275.

d'Italie et classe parmi les athées presque tous les représentants de la pensée de la Renaissance, tandis que Morhof, bien plus favorable aux tentatives de renverser la philosophie péripatéticienne, ne peut se passer pourtant d'émettre des doutes sur l'incrédulité de certaines opinions de Pomponace, Campanella et Vanini⁸.

Pour revenir à Sorel, il faut toutefois remarquer que, s'il n'utilise guère l'accusation d'athéisme, il signale cependant le danger caché sous les arguments de Machiavel, Pomponace et Cardan, dans ses ouvrages bibliographiques comme *La Bibliothèque françoise*, où l'on pourrait croire qu'il se limite à répéter l'opinion courante, ainsi que dans son encyclopédie. A propos de l'immortalité de l'âme, il affirme que :

Cardan en a fait un Traité, et Pomponace pareillement ; mais il faut prendre garde si ces gens-là ne parlent point trop faiblement pour la bonne opinion, afin de la détruire⁹.

Et encore :

[Vanini] n'a gueres eu de pensées Philosophiques dans ses premiers dialogues, qu'il n'eust prises de Cardan, de Scaliger et d'autres ; Tout le mal est dans son dernier où traitant de la Religion il fait assez connoître qu'il en avoit point. On se plaint encore de Pomponace, comme n'ayant assez appuyé la vérité de l'immortalité de l'Ame dans le livre qu'il en a fait, et dans un autre ayant rapporté toute sorte d'enchantements et de miracles à la seule imagination¹⁰.

Cette différence de traitement est d'autant plus évidente que peu de lignes avant d'émettre ce jugement, Sorel venait de déplorer la mort sur le bûcher de Giordano Bruno, en soutenant que « nonobstant quelques petits mots de ses Commentaires, qui paroissent un peu libres à ceux qui les entendent » il n'y avait rien à reprocher aux ouvrages de ce philosophe d'un point de vue théologique. Loin de sembler inexplicable, cette attitude va nous permettre de repérer les choix philosophiques de Sorel et de mieux comprendre les traits singuliers de son libertinage, fort différent de celui de ses contemporains et de ses successeurs.

⁸ J.F. Buddeus, *Theses theologicae de atheismo et de superstitione*, Iéna 1722, p. 109-146, 150-151, 227-230, 234-236, 724-727 ; D.G. Morhof, *Polyhistor*, Lubeck 1708, v. I, p. 79-80 ; v. II, p. 55, 114.

⁹ Ch. Sorel, *La Bibliothèque françoise*, cit., p. 59-63 ; Id., *La Science universelle*, cit., p. 179 et 225.

¹⁰ Ch. Sorel, *De la perfection de l'homme*, cit., p. 242 ; mais voir aussi *ibid.*, p. 227.

L'encyclopédie de Sorel aborde un peu tous les aspects du savoir de son temps ; il lui arrive aussi de revenir sur les questions qu'il a déjà traitées quand il rédige les sections consacrées à l'usage et à la perfection des choses. Cela dit, son principal intérêt semble porter sur la philosophie naturelle, ce qui est prouvé par des considérations axiologiques aussi bien que quantitatives. Polémiquant contre la *ratio studiorum* et les manuels scolastiques, il établit d'abord qu'il faut changer l'ordre des matières : on ne doit pas commencer par la discussion des notions universelles, abstraites et compliquées, telles que le lieu, le temps, etc., mais par une étude concrète des objets naturels, tandis qu'on s'occupera des universaux en parlant des idées humaines, à savoir de la logique. Une lecture un tant soit peu rapide des quatre volumes de la *Science universelle* confirme ensuite que les opinions les plus innovatives de Sorel se concentrent dans les sections touchant l'étude de la nature, tandis que les pages concernant l'immortalité de l'âme et les attributs divins exposent des théories le plus souvent canoniques. Ce n'est pas tout : non seulement la *Science universelle* débute par un volume consacré à la philosophie naturelle, mais surtout la plupart des volumes suivants continuent à traiter de ce même sujet, soit en s'occupant de ses différentes branches (astronomie, physique, chimie, géologie, etc.), soit en se livrant à une discussion approfondie sur la valeur des sciences occultes, comme l'astrologie, la magie naturelle, les différentes formes de divination¹¹.

Cet intérêt marqué pour l'étude de la nature est indirectement confirmé par l'analyse du chapitre consacré aux Novateurs : si l'on excepte Pierre de la Ramée, tous les autres personnages sont évoqués à cause de leurs théories sur la structure de la matière et le nombre des éléments (Telesio¹², Patrizi, Cardan, Gorlaeus,

¹¹ Les péripéties des alchimistes-médecins-charlatans-faux-monnayeurs sont l'un des sujets préférés de Sorel romancier, qui les utilise soit pour les opposer à la véritable connaissance de la nature, soit pour se moquer de la crédulité de ses contemporains, soit pour jeter le ridicule sur des hommes qui ne sont finalement que des escroqueurs (Ch. Sorel, *Histoire comique de Francion*, cit., v. I, p. 1-8, v. II, p. 70, v. III, Paris 1928, p. 118-124 et 131-187 ; Id., *Le berger extravagant. Ou parmi des fantaisies amoureuses on void les impertinences des Romans et de la Poësie. Première partie*, Rouen 1639, p. 398 ; Id., *Polyandre. Histoire comique. Seconde partie*, Paris 1648, p. 52-214).

¹² La présence des théories de Telesio en France, et notamment dans l'encyclopédie de Sorel, a été étudiée par L. Bianchi, « Des novateurs modernes en la philosophie » : *Telesio tra eruditi e libertini nella Fraccia del Seicento*, dans *Bernardino Telesio e la cultura napoletana*, éd. G. Galasso, Naples 1992, p. 373-416 ; mais cet article est précieux aussi pour son analyse des rapports entre Sorel et la culture de son temps.

Carpentarius, Espagnet, Basson, Campanella, Descartes), sur l'astronomie (Copernic, Galilée, Kepler, Gassendi, Boulliauld, Bruno), sur la géologie (Palissy), sur la chimie (les alchimistes, Claves, De Rochaz).

La *Science universelle* semble donc bien correspondre aux idéaux baconiens¹³ : elle se veut une encyclopédie — quoique un peu déséquilibrée par rapport au *De augmentis scientiarum* à cause de la prédominance de la philosophie naturelle —, où l'histoire de la philosophie est utilisée en tant que catalogue des erreurs à rejeter ou des intuitions à suivre pour bâtir une véritable science de la nature. Sorel emprunte à Bacon non seulement certaines critiques d'Aristote (la prévalence néfaste de la logique sur tout autre aspect de la réflexion philosophique ; l'ambition démesurée du Stagirite, qui voulait « détruire toutes les opinions de ceux qui avoient philosophé avant lui » comme Alexandre le Grand, son disciple, voulait « subjuguier tous les Potentats de la Terre »), mais aussi le désir de se distinguer de la masse des Novateurs, parfois accusés d'avoir émis des propos bizarres et irrecevables afin de paraître originaux à tout prix¹⁴.

On pourrait donc en conclure que, si Sorel ne s'intéresse pas aux impiétés de Vanini, Pomponace et Cardan, c'est à cause du choix, d'ailleurs explicite, de traiter presque exclusivement de la philosophie naturelle. Cependant une telle explication n'est pas satisfaisante. Tout d'abord, Sorel passe sous silence, ou minimise les condamnations officielles de l'Église touchant les auteurs et les théories auxquelles il tient le plus : il ne mentionne pas la mise à l'Index des œuvres de Telesio, ni le fait que Patrizi avait eu affaire avec l'Inquisition et que ses livres avaient été condamnés (il nous dit cependant qu'ils sont devenus fort rares et très chers) ; il explique la fuite de Campanella en France comme une tentative de se soustraire aux persécutions des Espagnols, « à cause qu'il avoit composé quelque chose qui n'estoit pas à leur avantage »¹⁵, ce qui revient à passer sous silence le fait que les accusations portées contre le dominicain étaient bien plus graves et touchaient aussi à son orthodoxie, au point qu'il avait été emprisonné par le Saint-Office ; il déplore, comme on l'a déjà rappelé, le supplice de Bruno. Cette stratégie atteint son apogée dans les pages **consacrées** aux théories astronomiques : Sorel fait semblant de garder une distance

¹³ C. Vasoli, *L'enciclopedia del Seicento*, Naples 1978, p. 57 et 70 ; L. Bianchi, « *Des novateurs modernes en la philosophie* », cit., p. 375-377, 396 et 400.

¹⁴ Ch. Sorel, *De la perfection de l'homme*, cit., p. 210-214 ; Id., *La Science universelle*, v. IV, cit., p. 233-234 ; Id., *De la connoissance des bons livres*, cit., p. 51-52 ; mais, à propos d'Aristote et de ses sectateurs, voir également Id., *La Science universelle*, v. IV, cit., p. 230-233.

¹⁵ Ch. Sorel, *De la perfection*, cit., p. 252.

impartiale par rapport aux deux partis en lutte, mais l'exposition des thèses coperniciennes occupe trois pages, tandis qu'une seule est **consacrée** à ses adversaires. Ce n'est pas tout : Sorel mentionne tous les partisans les plus importants du mouvement de la Terre (Copernic, Galilée, Kepler, mais aussi Gassendi, Boulliauld, Van Lansberg, Campanella, l'auteur de *l'Homme dans la lune*) ; en revanche, seuls Morin et Froidmont sont nommés parmi les tenants du géocentrisme, et Tycho Brahe, auteur de l'hypothèse géo-héliocentrique qui avait eu bien du succès à cause de sa perfection mathématique et de sa modération cosmologique, est finalement ridiculisé comme un ambitieux : « quelqu'un dira encore que ce Thyco [*sic*] eust l'esprit assez subtil pour connoistre la vraysemblance de l'Hypothese de Copernicus, il en a voulu inventer une à sa fantasie pour acquérir d'avantage de reputation ». Sorel ne peut certes éviter d'évoquer la condamnation des théories coperniciennes, mais dans ce cas aussi, quoiqu'il ne tranche pas explicitement entre les deux partis, il relate dans les détails les arguments des partisans de l'héliocentrisme. Le paragraphe s'achève sur une affirmation très significative : les astronomes les plus savants sont censés suivre la théorie copernicienne et ce n'est que le restant des hommes qui ne va pas jusqu'à l'accepter, car elle choque les croyances traditionnelles¹⁶, ce qui revient à dire que les adversaires du mouvement de la Terre ignorent les progrès de leur science et se laissent conduire par leurs préjugés.

Sorel utilise donc des techniques d'écriture libertines, s'il est obligé de dissimuler des opinions qu'il croit scientifiquement avérées pour éviter la censure, et sait s'éloigner des décisions de l'Église. Il ne semble pourtant pas s'intéresser aux impiétés en tant que telles, ni pour les réfuter ni pour les transmettre à la postérité. Bref, il ne recule pas devant une thèse qui peut avoir des conséquences dangereuses pour les dogmes de la foi — il ne défend pas la distinction péripatéticienne entre substance et accidents, même si elle semble nécessairement impliquée par la définition tridentine du dogme de l'eucharistie, ni ne réfute les théories sur l'infinité ou la pluralité des mondes parce qu'elles ont fait envisager à Campanella une pluralité d'incarnations du Christ dans les différentes planètes, afin de racheter les péchés de leurs habitants —, mais il n'essaie pas non plus de défendre les thèses les plus typiquement libertines, comme l'origine politique de la religion ou la matérialité et la mortalité de l'âme humaine. Au contraire, il lui arrive de condamner ces opinions hétérodoxes ; mais ces égarements, qui pour ses contemporains sont immédiatement rattachés aux noms de célèbres représentants de la Renaissance italienne, ne lui font

¹⁶ *Ibid.*, p. 233-238.

pas formuler un jugement d'ensemble négatif sur ces **philosophes**, qui souvent sont réfutés sans être mentionnés.

Comme Naudé, Sorel est fasciné par les **philosophes** italiens : s'il n'arrive pas à affirmer la supériorité de l'Italie dans ce domaine, comme Naudé l'avait fait dans son éloge de Nifo, il n'accepte pas non plus l'opinion des apologistes qui la considéraient comme le berceau de l'athéisme. Son hostilité au péripatétisme l'empêche cependant d'apprécier le naturalisme de l'école de Padoue sans formuler des objections : il estime Cardan parce qu'il a proposé d'abandonner certaines théories aristotéliennes (la doctrine des quatre éléments ; l'existence d'une sphère du feu située au-dessous du ciel de la Lune ; la présence de certaines qualités élémentaires dans les astres, telle que la chaleur), mais le programme de Pomponace de revenir aux textes d'Aristote dans une perspective anti-thomiste ne l'intéresse point. Parallèlement, il n'est pas favorable à d'autres programmes de restauration intégrale de la philosophie ancienne : les tentatives pour récupérer le platonisme ne sont évoquées que lorsqu'elles permettent d'abandonner certains dogmes de la philosophie naturelle d'Aristote, et ce n'est pas un hasard si Sorel fait de Telesio le premier des novateurs et s'il ne nomme pas Ficin, tandis qu'il expose les théories de Patrizi. Bref, il passe sous silence le mouvement humaniste qui avait fait la gloire de l'Italie entre le XV^e et le XVI^e siècle, pour ne s'attacher qu'aux philosophes de la Renaissance finissante. Surtout, Sorel se montre imperméable aux charmes du scepticisme : certes, il reproche à Bruno d'avoir voulu prouver apodictiquement l'infinité de l'univers à partir de certains postulats métaphysiques, tandis qu'il faudrait s'en tenir à ce que nous pouvons connaître avec certitude et admettre qu'il y a des domaines où nous ne pouvons avancer que des hypothèses vraisemblables¹⁷. Toutefois, nos limites gnoséologiques ne doivent pas nous faire croire que toute connaissance est impossible : si les sens nous trompent souvent, nous disposons cependant d'une raison capable de les corriger et de les utiliser correctement ; et si nous ne pouvons pas atteindre la substance des choses, nous sommes en mesure de juger de leur nature par ses effets extérieurs. Cette critique du scepticisme ne manque pas de remarquer que cette philosophie est parfois utilisée par les libertins afin de ruiner les fondements du pouvoir politique et religieux, mais la réfutation étant axée sur des arguments gnoséologiques, le lecteur a l'impression que c'est la mise en discussion de la possibilité d'une connaissance scientifique certaine qui intéresse le plus Sorel¹⁸.

¹⁷ *Ibid.*, p. 257 et 274-275.

¹⁸ Ch. Sorel, *La Science universelle*, cit., v. III, p. 312-341 ; v. IV, p. 266.

Pour revenir à la question de la palinodie présumée de Sorel, on peut conclure que, sans renier explicitement ses ouvrages de jeunesse, il abandonne ses anciennes polémiques contre l'orthodoxie (l'immatérialité de l'âme ou la morale sexuelle, cibles des critiques de l'*Histoire comique de Francion*), pour en déclencher d'autres. Certes, un lecteur attentif peut continuer à déceler dans la production romanesque de Sorel de rares mais significatifs épisodes sans doute choquants pour les âmes pieuses. Ainsi, la discussion sur les métamorphoses du *Berger extravagant* utilise un langage religieux qui finit par rapprocher un mythe payen (un mythe dont la réalité n'est défendue que par la fantaisie troublée de Lysis) de la transubstantiation et des miracles du Dieu chrétien ; Polyandre n'hésite pas à se déguiser en moine dévot et prude (mais pas assez dégoûté du monde pour l'abandonner tout à fait) pour amuser la femme aimée et ses amis, ce qui contredit la décision formulée dans l'*Histoire comique de Francion* de ne pas parler des religieux¹⁹. A ces exceptions près, ce sont d'autres formes de critique de l'orthodoxie que Sorel décide d'embrasser et de présenter dans la *Science universelle* par sa savante écriture 'cryptée' ; car son programme de réforme ne vise plus un changement des normes sociales et morales, comme il lui arrivait de proposer dans son premier roman, mais l'établissement d'un véritable savoir. Hostile à toute sorte d'aristotélisme, jusqu'à en refuser la version naturaliste donnée par l'école de Padoue, contrairement à ce que faisaient Naudé et Patin à la même époque ; critique envers le scepticisme, qui fascinait au contraire Gassendi et La Mothe Le Vayer, Sorel frappe néanmoins le lecteur par sa capacité de juger librement du passé, grâce à une attitude éclectique qui se propose d'en tirer tout élément susceptible de faire progresser la connaissance humaine. Enfin, sa maîtrise des textes les plus importants de la Renaissance en fait un important élément de médiation entre la première moitié du XVII^e siècle et l'âge des dictionnaires historiques à la Bayle et des histoires de la philosophie à la Morhof.

Antonella Del Prete
(Scuola Normale Superiore de Pise)

¹⁹ Ch. Sorel, *Le berger extravagant. Seconde partie*, cit., p. 7-19 ; Id., *Polyandre*, cit., p. 338-384 ; Id., *L'histoire comique de Francion*, cit., v. III, p. 15-16.